

LA BUSINESS COMÉDIE

De façon bien humaine et fort réaliste, Balzac dote ses personnages d'une éthique souvent variable. L'auteur, abordant maintes fois ces questions dans la minutieuse étude qu'il mène sur le monde professionnel, relève certaines contradictions entre une idée pure et désincarnée des grandes valeurs que doit entretenir tout honnête homme et l'intérêt bien compris. Ainsi dans *Les Petits Bourgeois* avance-t-il l'idée que le noble sentiment de reconnaissance peut en fait être guidé par le calcul. Il met ces mots dans la bouche de l'un de ses personnages : « sois bien reconnaissant pour ce digne jeune homme, il te sera bien plus utile que nuisible. »¹⁸³ L'accent est mis ici sur l'intérêt futur qu'il y a à éprouver de la reconnaissance. Le réalisme balzacien est toujours là, et il semble que l'intérêt, dans les relations d'affaires, prime tout autre sentiment.

Chez Balzac, on est souvent reconnaissant par calcul. Lorsque César Birotteau entreprend de discuter avec son futur gendre Anselme Popinot, il lui demande s'il se trouve bien chez lui et dans le travail qu'il lui offre, dans l'esprit d'une éventuelle succession. Il lui raconte qu'il a démarré avec un louis d'or que lui avait donné sa marraine, et que depuis il était toujours en relation avec la nièce de cette marraine, madame de Mortsauf et avec son amant monsieur de Vandenesse. Et il conclut : « on ne serait pas reconnaissant par bon cœur, on devrait l'être par calcul. »¹⁸⁴ Là encore, Balzac souligne le lien entre calcul et reconnaissance. César Birotteau précise cependant que lui n'est pas reconnaissant par calcul, mais veut seulement le bien de Popinot.

183 *Les Petits Bourgeois*, p. 202.

184 *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, p. 235.

LE CONSEIL HONORÉ

Continuant de scruter l'éthique de ses personnages, Balzac pose à plusieurs reprises la question de l'ambition. Que faut-il penser de cette aspiration, qui a bien souvent mauvaise presse ?

Le personnage de Fraisier démontre à quel point le professionnel, en l'occurrence le conseil, peut être détourné de sa mission par sa propre ambition. En effet, il tente de profiter de l'avidité de madame Cibot pour capter l'héritage du cousin Pons, moyennant une garantie de quarante mille francs. Les relations entre la Cibot et son conseil sont empreintes de perversité, avec sans doute un avantage donné au technicien du droit. Leurs échanges révèlent la plus mauvaise foi, et Fraisier souligne : « nous autres avoués nous sommes habitués aux trahisons de nos clients. »¹⁸⁵ Avec un ton lourd de menaces, il ajoute « je ne vous blâme pas, ce n'est pas mon rôle. » Fraisier, dans son ambition effrénée, ne se cantonne plus dans son rôle de conseil de madame Cibot, il devient un acteur du drame avec ses propres vues sur l'héritage de Pons, lourd d'un million de francs. Il joue avec le feu car à force de manipuler la Cibot, il l'effraie suffisamment pour qu'elle fasse marche arrière sur ses objectifs. L'apparition de cette peur, susceptible de rompre la relation, est donc une limite à la perversité de celle-ci. Mais ils continuent de travailler tous les deux, favorisant l'ambition de Fraisier, matérialisée par la place de juge de paix qu'il lorgne. Tout le reste du roman n'est que jeu perfide entre les protagonistes, corruption, ambition des petites gens.

185 *Le Cousin Pons*, p. 529.



Robert Macaire agent d'affaires. *Que diable ! Mon cher, vous êtes bien bon de vous échinier à payer vos dettes, éteignez les donc tout d'un coup ! – Comment ça ? – Parbleu ! Apportez moi vos livres, je les arrangerai, c'est ma spécialité, nous ferons un petit passif, un gros actif, nous assemblerons vos créanciers, nous offrirons cinq pour cent payables en dix ans, pendant dix ans vous ne donnerez rien, dans dix ans vous recommencez, les créanciers seront morts, les dettes oubliées et tout sera dit...*

Quel conseil avisé ! Agent d'affaires ou comptable véreux ? Administrateur judiciaire corrompu ou avocat marron ? Encore un bon moyen pour dénoncer les supposées facilités de la malhonnêteté.

Cette perfidie dans la vie des affaires nécessite cependant une certaine intelligence. En l'espèce, Fraisier parvient à

LE CONSEIL HONORÉ

dépouiller, grâce aux astuces de la procédure, le vieux et fidèle Schmucke de l'héritage de Pons, son seul ami. Le mot astuce est d'ailleurs bien faible, puisqu'il s'agit de substituer une feuille de papier blanc au véritable testament.

Dans *Grandeurs et misères des courtisanes*, Balzac campe un autre ambitieux sans scrupule, l'abbé Carlos Herrera, qui ne fait qu'un avec les personnages de Jacques Colin dans *Trompe-la-mort* et de Vautrin dans *Le Père Goriot*. Il est « l'ami intime de monsieur Lucien de Rubempré »¹⁸⁶ à qui pendant trois ans il a fourni des sommes considérables de provenance malhonnête. Plus qu'un simple conseiller, il est le mentor et l'âme damnée de Rubempré, il mène la vie de son protégé. Il assouvit ses propres désirs à travers la personnalité d'un autre. L'écrivain souligne ici le danger qu'il y a, pour le client, à se laisser manipuler par un conseil ambitieux qui se servirait de lui pour parvenir à ses propres fins. Ce serait le cas par exemple d'un conseiller financier qui jouerait avec l'argent de son client sous le prétexte du conseil. Balzac met donc en garde contre l'existence de cette pulsion qui conduit à projeter sur le client les envies et les rêves de celui qui n'a pas les moyens de les réaliser.

Si la peinture de Fraisier et de Herrera présente des ambitieux particulièrement méprisables, Balzac donne aussi de l'ambition une vision plus positive, avec le personnage de Savarus.

Le roman *Albert Savarus*, qui inclut une nouvelle écrite par Savarus intitulée *L'Ambitieux par amour*, s'avère réellement autobiographique, comme l'ont souligné de nombreux balzaciens dont Anne-Marie Meininger. Au-delà de la

186 *Grandeurs et misères des courtisanes*, p. 26.

LA BUSINESS COMÉDIE

description physique de Savarus, qui ressemble terriblement à Balzac, les circonstances de l'intrigue sont directement inspirées de la vie de l'auteur. Savarus, ambitieux en affaires comme en amour, est épris d'une princesse italienne à qui il souhaite offrir un rang social prestigieux. Hélas, mademoiselle de Watteville, amoureuse de l'avocat, se livre à de subtiles manœuvres pour faire échouer les aspirations politiques du héros. Il ne réussit pas à se faire une place dans la société bisontine, et disparaît aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Savarus choisit la profession d'avocat pour gravir les échelons de la société, mais à la différence d'un Fraisier ou d'un Vinet, il n'est pas motivé par l'intérêt ou le pouvoir, mais par l'amour. Il a cependant pris conscience que les marches du pouvoir étaient plus difficiles à gravir à Paris qu'en province ; il lui est plus facile de devenir le meilleur avocat de Besançon. Mais la jalousie de la jeune Rosalie de Watteville fait échouer ses projets.

Le jugement de Balzac sur l'ambition n'est donc pas catégorique. L'écrivain distingue l'ambition pure, qui élève l'individu en même temps que la société, inséparable de l'intérêt général, et celle qui se fait au détriment des autres et dans un but purement personnel, nuisant au travail collectif.

Toujours sur le plan de l'éthique, l'écrivain évoque le problème de la flatterie, qui a priori peut sembler une attitude négative favorisant la corruption. L'analyse de Balzac révèle plus de complexité à ce sujet.

Dans *Les Employés* ou *La Femme supérieure*, Balzac décrit le fonctionnement d'une administration gouvernementale, peut-être relativement proche de ce que l'on observe aujourd'hui dans nos administrations et dans la façon dont les conseillers se comportent vis-à-vis des gouvernants. Balzac écrit : « il flattait et

LE CONSEIL HONORÉ

conseillait son ministre, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant, et de déguiser la flatterie sous le conseil. »¹⁸⁷ En d'autres termes, Balzac nous démontre que le conseil doit parfois employer des moyens manipulateurs, ici la flatterie, afin d'influencer le gouvernant pour le bien-être de tous. Ici, en termes politiques, le pouvoir est tel que seule la flatterie peut permettre aux conseillers de faire passer un message. Et c'est une véritable limite car la flatterie n'est pas en elle-même chargée de sens. Le risque est de donner sous la forme de flatterie des conseils impropres à la situation abordée par le conseiller et son ministre. Cette limite-là est exprimée par Balzac lorsqu'il nous dit « ils approuvaient indifféremment tout ce qui se disait devant eux, et leur langage fut plein de mais, de cependant, de néanmoins, de moi je ferai, moi à votre place, et ils disaient souvent à votre place, toute phrase qui prépare la contradiction. »¹⁸⁸ Balzac pose donc la vraie limite de la capacité du conseiller à faire passer son idée auprès de son ministre. C'est en effet un exercice difficile, souvent en raison de la personnalité à conseiller, de son rôle et de son pouvoir réel.

Conserver une attitude éthique dans le cadre professionnel ne va pas toujours de soi, et conduit parfois à de douloureux dilemmes, comme Derville en fait l'amère expérience. Une autre dualité apparaît en bonne place dans l'œuvre de l'écrivain.

187 *Les Employés*, p. 159.

188 *Ibid.*



Balzac. Voilà le fameux daguerréotype de Balzac par Louis-Auguste Bisson, pris en 1842 selon le procédé de Nadal. Au début réticent, Balzac s'enthousiasme par la suite au point de citer Daguerre, notamment dans *Le Cousin Pons* en 1847 ; il va jusqu'à s'appropriier le terme daguerréotyper dans *Splendeurs et misères des courtisanes* en 1844. Madame Hanska trouvait ce portrait admirable dans sa vérité et sa précision. Cette allure majestueuse, avec sa chemise large et fripée, a peut-être inspiré Rodin dans sa fameuse statue où le visage de Balzac atteint une puissance inégalée à partir de la fange informe dont elle est issue.

LE CONSEIL HONORÉ

À plusieurs reprises en effet, Balzac met en scène dans ses ouvrages la dualité essentielle des droits et des devoirs de l'homme. Chaque individu se doit d'être à la fois libre et de bonnes mœurs, expression certes vieillie, qui mérite d'être précisée. Les « bonnes mœurs » sont l'ensemble des règles, tacites ou explicites, auxquelles la société ne tolère pas que l'on déroge. À la réflexion, cette notion apparaît comme éminemment évolutive : en effet, les bonnes mœurs balzaciennes semblent très éloignées des nôtres. Mais la flexibilité de ces normes ne dépend pas que du temps et de l'espace. Balzac souligne la dimension sociale du champ de variation des règles morales, et dépeint une bourgeoisie a priori plus respectueuse des bonnes mœurs que l'aristocratie, souvent créditée d'une certaine légèreté de mœurs. Cette différence permet sans doute à la classe alors dominante politiquement de conserver sa situation. Balzac, dans *Une double famille*, souligne la distinction sociale dans l'application des bonnes mœurs, et comme souvent oppose la bourgeoisie provinciale et l'aristocratie parisienne. « Si monsieur le comte avait tant de répugnance pour la province, peut-être s'effrayait-il de la nécessité où il serait d'y mener une conduite régulière ? Forcé de donner l'exemple des bonnes mœurs, il vivrait avec la comtesse. »¹⁸⁹ Car les bonnes mœurs, comme le souligne l'auteur avec tristesse et humour, manquent souvent cruellement d'attrait. « Ah, quand les bonnes mœurs seront-elles attrayantes ? Quand les femmes du monde montreront-elles un peu moins leurs épaules et un peu plus de bonhomie ou d'esprit ? »¹⁹⁰ s'interroge-t-il. Malgré cette réserve, les bonnes mœurs servent chez Balzac de fondement pour produire les grandes idées. Il

189 *Une double famille*, p. 302.

190 *Esquisse d'homme d'affaires d'après nature*, p. 128.